

— Asseyez-vous, mon enfant... dit-elle en désignant un siège.

La protégée de Marie Bressolles aurait mieux aimé rester debout, mais elle se sentait très fatiguée par sa longue course.

— Merci, madame... balbutia-t-elle, et elle s'assit.

— Vous vous nommez Simone ?... poursuivit Mme Dubief.

— Oui, madame.

— M. Gabriel Servet, l'artiste bien connu, vous porte un grand intérêt, ainsi que ma chère élève Marie Bressolles et son père... Vous m'êtes recommandée chaleureusement...

— Je le sais, madame, et je serai reconnaissante toute ma vie à ceux qui ont bien voulu me témoigner cet intérêt, même si leur recommandation devait rester sans résultat.

— Je crois qu'il n'en sera point ainsi, mon enfant... répliqua Mme Dubief, à qui les paroles simples et la voix sympathique de Simone allaient au cœur. Ceux qui s'occupent de vous ne le font qu'à bon escient et m'ont donné sur votre compte les meilleurs renseignements... M. Bressolles ne m'a rien caché... Je sais que vous êtes sans famille, ou du moins que vous n'avez jamais connu la vôtre... Je sais tout ce que vous avez souffert et combien il vous a fallu de courage et d'honnêteté pour supporter tant et de si rudes épreuves et ne point dévier un seul instant de la ligne droite... Cela est très beau, et l'on doit s'estimer heureux de pouvoir faire quelque chose pour vous.

— Combien vous êtes bonne, madame, murmura la jeune fille d'une voix brisée par l'émotion, et que je suis heureuse de vous entendre me parler ainsi ! Mais vos éloges me rendent presque confuse car, enfin, si j'ai suivi la ligne droite, j'ai fait mon devoir et voilà tout...

— C'est vrai... répondit Mme Dubief avec un sourire à l'air son devoir, cela semble tout simple... et pourtant...

Elle n'acheva point sa phrase et reprit, après un silence très court :

— Vous savez coudre ?

— Oui, madame... je sais aussi tailler, repriser, marquer, broder, repasser... Je puis faire une robe si la coupe et les garnitures n'en sont pas trop compliquées...

— On vous a dit quelle était la place vacante pour laquelle on vous proposait ?

— Oui, madame.

— Il s'agit d'être directrice de la lingerie du pensionnat, et surveillante des effets des pensionnaires... Vous auriez sous vos ordres de nombreuses ouvrières... Vous leur distribueriez le travail et vous veilleriez à ce qu'il soit exécuté d'une façon consciencieuse et sans perte de temps... Chaque élève a sa case, et dans cette case vous prendriez trois fois par semaine le linge nécessaire... Vous seriez chargée de livrer les paquets tout préparés aux blanchisseuses et de vérifier les comptes de blanchissage. Les nombreux détails dans lesquels il faut entrer sont minutieux, mais point fatigants... C'est une affaire d'habitude... Vous savez maintenant quelles sont les attributions de l'emploi vacant... Croyez-vous pouvoir les remplir ?

— Je le crois, oui, madame... surtout si, pendant les premiers jours on veut bien me diriger et me donner des conseils...

— Ils ne vous manqueront point... La sous-maîtresse qui, par complaisance, s'est chargée de l'intéresser, vous mettra au courant... Inutile de vous demander si vous savez lire, écrire et compter...

— Si je ne savais pas tout cela je n'aurais pas osé me présenter, car il m'aurait été matériellement impossible de tenir les comptes des ouvrières...

— Eh bien, mon enfant, vous êtes agréée.

— Oh ! madame, quel bonheur ! !

— Il ne me reste qu'à vous dire ce que vous gagnez... Les appointements sont modestes, je vous en préviens, relativement à l'emploi qui est important.

— Quel qu'ils soient, madame, je me trouverai toujours assez payée...

— Je vous donnerai douze cents francs par an...

— cent francs par mois... Vous serez nourrie et logée...

Vous n'aurez à vous occuper que de votre entretien, et la plus grande simplicité est de rigueur... Vous pourrez donc mettre un peu d'argent de côté.

— J'espérais beaucoup moins, madame, et je n'aurais jamais osé rêver une position à ce point enviable.

— Je suis heureuse qu'elle vous plaise... A dater d'aujourd'hui vous faites partie de la maison.

Simone avait les yeux remplis de douces larmes.

Son cœur battait à coups rapides.

Ses pressentiments sombres s'étaient envolés.

— Comment vous remercier, madame ? balbutia-t-elle. Comment vous témoigner ma reconnaissance ?...

— Ne me remerciez pas, mon enfant... Si vous êtes en ce moment mon obligée, j'espère bien qu'avant peu je serai la vôtre... Vous avez besoin de travail, je vous en donne, quoi de plus simple. Votre avenir est entre vos mains... Soyez ici ce que vous avez été jusqu'à présent, et vous resterez dans la maison autant que moi-même...

— Je ferai mon devoir, madame, de mon mieux, comme toujours...

— Je le crois, chère enfant, ou plutôt j'en suis sûre. Quand pourrez-vous commencer votre service ?

— Demain matin, madame, si vous le voulez bien... J'entrerais même tout de suite, si je n'avais besoin de la fin de cette journée pour aller témoigner ma gratitude à mes protecteurs, et leur apprendre quel bienveillant accueil j'ai reçu de vous...

— C'est tout naturel... Vous viendrez demain matin vous installer et vous coucherez ici le soir...

— Oui, madame, répondit la jeune fille avec une nuance d'embarras, mais je vous prie de me permettre de vous faire observer une chose...

— Laquelle ?

— Quoique très pauvre, je ne suis point en garni... J'ai loué une petite chambre où j'ai loué quelques humbles meubles et, n'ayant point donné congé, je suis obligée de la garder trois mois encore...

— Combien payez-vous par trimestre ?

— Trente francs, madame...

— Je me charge d'acquitter votre loyer... Vous pourrez conserver vos meubles, et les faire placer ici dans une chambrette que je mettrai à votre disposition...

— Vous me comblez, madame...

Mme Dubief reprit :

— Le dimanche, après les vêpres que vous entendrez avec les élèves, rien ne vous empêchera de prendre deux ou trois heures pour aller voir ceux qui se sont intéressés à vous... En outre, chaque mois, vous aurez un jour de sortie... Vous serez libre aussitôt après le déjeuner, et vous devrez rentrer à neuf heures du soir... C'est la règle de la maison.

Simone répondit en souriant :

— Il me sera d'autant plus facile de me conformer à cette règle, madame, que les heures de sortie me sembleront toujours trop longues... Je n'ai point d'amis, par conséquent personne à voir, sauf mes protecteurs que je craindrais d'importuner.

— Il faudra sortir quand même... Vous profiterez de votre liberté pour prendre l'air, pour marcher beaucoup... ne fût-ce que par mesure hygiénique, et vous reviendrez dîner ici...

L'entretien allait finir.

On frappa doucement à la porte du cabinet.

— Qui est là ? demanda Mme Dubief.

— Moi, madame... répliqua Dorothée en paraissant de nouveau sur le seuil.

— Que voulez-vous ?

— Madame, c'est un ecclésiastique qui désire voir madame...

— Faites entrer...

Au bout d'une ou deux secondes la femme du concierge introduisit l'abbé Méryss, qui salua profondément, d'un air de respectueuse humilité.

La maîtresse du pensionnat lui indiqua un fauteuil en le priant de s'asseoir.

Verdier salua de nouveau et prit possession du siège en jetant un regard à Simone, qui s'était levée au moment où il entra.

— Je suis à vous, monsieur, dit Mme Dubief ; puis elle ajouta, en reconduisant Simone vers la porte :

Allez, mon enfant, et revenez demain matin de bonne heure avec votre petit bagage...

— Oui, madame... et merci encore... merci de tout mon cœur...

La jeune fille s'inclina devant Mme Dubief et devant le faux prêtre, et sortit aussi joyeuse qu'elle était triste en arrivant.

De la rue de la Ville-L'Évêque à la rue Vavin la distance est énorme, et Simone avait hâte d'aller annoncer à Gabriel Servet son admission dans le pensionnat avec le titre de directrice de la lingerie.

Heureusement à Paris les longues distances sont faciles à franchir, grâce aux omnibus qui mettent des moyens de locomotion à la portée des bourses les plus modestes.

Simone gagna le bureau du boulevard de la Madeleine et prit une voiture qui devait avec la correspondance la conduire au boulevard Montparnasse, tout près, par conséquent, du logis de Gabriel Servet.

Nous la quitterons un instant pour retourner au pensionnat où nous venons de laisser Mme Dubief en tête à tête avec l'ex-forçat Verdier, caché sous le soufane et sous le pseudonyme de l'abbé Méryss.

— A quoi dois-je l'honneur de votre visite, monsieur l'abbé ? lui demanda l'institutrice avec son plus gracieux sourire.

— A une chose bien simple, madame... Je suis chargé d'une commission pour vous...

— Pour moi ? répéta Mme Dubief un peu surprise... De quelle part ?

LVI

C'est ce que je vais me hâter de vous apprendre... répondit l'abbé Méryss.

— Je vous écoute, monsieur...

— Il faut vous dire, madame, que je n'habite point Paris... J'y suis de passage et n'y ferai pas un long séjour car, desservant d'une commune de l'Ardèche, je me dois à mes ouailles et ne puis abuser de la complaisance d'un confrère qui veut bien me suppléer pendant mon absence...

Le faux abbé s'interrompt.

— Je comprends cela... fit Mme Dubief pour dire quelque chose, car elle ne devinait pas du tout où voulait en arriver son interlocuteur.

Ce dernier reprit :

— Les habitants de ma paroisse sont généralement peu riches... l'un d'eux cependant fait exception... Après avoir passé les trois quarts de son existence à vivre du travail de ses mains, il vient d'être mis en possession d'un héritage inattendu, héritage modeste, mais qui n'en constitue pas moins une grande fortune pour lui, douze à quinze mille livres de rente...

Mme Dubief acquiesça de la tête.

Verdier continua :

— Mon paroissien est père d'une fille unique... L'enfant a dix ans... Il l'adore et, malgré son ignorance personnelle, ou peut-être à cause de cette ignorance, il a sur elle les vues les plus larges, il veut qu'elle possède une instruction complète, non point d'ordre moyen, mais hors ligne, dont elle ne saurait trouver les éléments dans les pensionnats du pays... Il tient enfin à pouvoir dire, dans son naïf orgueil : *Ma fille est élevée à Paris.*

Nouvelle pause. Nouvel acquiescement de Mme Dubief qui commençait à comprendre.

— Sous l'empire de cette idée fixe, mon paroissien a questionné des Parisiens qui viennent en villégiature de nos côtés... Il a entendu citer votre nom parmi les plus honorables et votre établissement parmi les premiers... En conséquence il m'a prié de venir causer avec vous et de visiter le pensionnat afin de m'assurer de deux choses : La première, c'est que chez vous l'instruction donnée aux élèves est effectivement poussée très loin ; la seconde, c'est que la maison que vous occupez et ses dépendances se trouvent dans de bonnes conditions d'hygiène... Tel est, madame, le motif de ma visite... Tel est la mission que je dois remplir auprès de vous.

— Les études sont poussées aussi loin que possible dans mon institution, monsieur, répliqua Mme Dubief,